

RENÉE MASSIP

LA PETITE ANGLAISE

roman

nrf

GALLIMARD

LA PETITE
ANGLAISE

LA PETITE ANGLAISE

DU MÊME AUTEUR

nrf

LA RÉGENTE, roman.

RENÉE MASSIP

LA PETITE ANGLAISE

roman

nrf

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

Dix-neuvième édition

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-
Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20 et cinq,
. hors commerce, marqués de A à E.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*
© 1956, by Librairie Gallimard.

— Vous avez crié cette nuit, dit Elisabeth Soignolles, qui habitait la chambre 7.

— Un cauchemar...

Julie Gendre, de la chambre 9, ne voulait pas expliquer davantage cette longue plainte qui l'avait éveillée elle-même. La torture du cauchemar survivait à l'éveil, cédait à peine à l'eau fraîche et gardait encore son goût de châtiment lorsque Julie avait ouvert sa fenêtre sur la nuit. Il neigeait toujours, sans vent. Devant un réverbère allumé passait l'ombre des flocons. Quelque part minuit sonna et recommença à sonner pour personne. Julie croyait qu'il était trois heures du matin ; on se couchait si tôt à Laanen qu'elle en perdait le sens de la nuit.

— Vous avez souvent des cauchemars ? demanda Elisabeth avec sa voix la plus amicalement médicale.

— Non Docteur... Je n'en ai plus.

C'était vrai. L'amour, et le cauchemar son ombre cruelle, étaient morts. Ce retour réflexe de la souffrance ne s'expliquait pas. A moins que... Julie Gendre entrevoyait une explication : la rencontre qu'elle avait faite hier d'une petite Anglaise.

Julie était sortie seule à skis malgré la tourmente. Une tourmente modérée, il n'était que de quitter le lit du vent pour rencontrer la paix et la bénédiction régulière des flocons doux comme des baisers et des fleurs. Elle ne connaissait pas Laanen mais un instinct de montagnarde suisse la guidait. S'en aller seule à skis, aventure déconseillée ailleurs, ne présentait pas de danger ici. La saison y était aménagée pour le bonheur de l'homme ; nulle part sur les pentes de Laanen où les chalets blottis s'allumaient aux premières brumes, on ne rencontrait l'angoisse d'avoir à ses trousses une énorme bête ennemie : l'hiver. Les sapins recevaient leur poids de neige sans bouger ; de temps en temps, une luge chargée de bois glissait sur le chemin, guidée par un garçon aux joues rouges qui sifflait dans les virages. On vivait à Laanen en pleine félicité de conte nordique.

Que de fois...

Julie n'était pas encore guérie de l'absence d'Antoine Malivais ; ce goût qu'elle avait de la neige réclamait la présence d'un garçon silen-

cieux et familier comme un époux, son compagnon de plusieurs hivers et aussi des étés, et aussi de beaucoup de jours et de beaucoup de nuits. S'il s'absentait, s'il allait à Sieste, sa maison et son domaine, elle l'attendait.

Jusqu'à ton retour
Y a combien de jours
Y a combien de lourds
Enfants de l'ennui...

Y a combien de nuits
Jusqu'à ton retour...

Chanson secrète... Maintenant, il n'y avait plus d'Antoine Malivais « et fort heureusement », pensait Julie, « aucune contrefaçon d'Antoine sur mes talons ». Comme il aurait aimé le temps d'aujourd'hui, ce coin de vallon échappé à la tourmente... Etait-ce la montée, ou le souvenir qui lui faisait ainsi battre le cœur ?...

Dans le bois, l'éternel régnait avec indifférence... Plus loin le chemin personnel de Julie rejoignait une piste que signalait le tic-tac étouffé d'un ski-lift. Quelques skieurs passaient avec des allures fantomales.

En bas de la piste on parlait anglais. Deux jeunes gens et une jeune fille se demandaient s'ils allaient ou n'allaient pas refaire une dernière montée. La jeune fille se délivra de son capuchon,

secoua des cheveux blonds en nappe, et se penchant pour déchausser ses skis se mit à rire.

Un petit rire nasal, un chant d'oiseau gelé, un tic, une excuse, une expression de la bonne volonté : le rire de Cecilia...

Cecilia... Mais oui... le mouvement pour rejeter en arrière une nappe de cheveux cendrés, la longue main, le geste, le rire... Cecilia.

Non, ce n'était pas Cecilia. Mais comme elle lui ressemblait cette jeune fille anglaise. Pouvait-on affirmer que ce n'était pas Cecilia ? Des yeux gris trop rapprochés, un ovale doux, des lèvres serrées, un nez menu à peine busqué. Non ce n'était pas elle... et pourtant c'était Cecilia telle que deux ans d'adolescence et les sports d'hiver auraient pu la changer.

Julie s'était dit, énumérant les charmes de la jeune fille : « Reconnaîtrais-je Cecilia si elle était là, devant moi ? » Les visages qui nous ont fait souffrir, est-ce une grâce ? on n'en retient que les détails.

— Voilà votre ticket, Sarah, dit un des garçons...

La jeune fille, surprise de l'attention que lui portait Julie, avait refermé son sourire étroit.

Ce n'était pas Cecilia. Tant pis. Julie l'avait regretté. Elle aurait aimé rencontrer Cecilia Pryer. Laanen était un pays pour elle, il y avait

un collègue pour les Cecilia. Mais Cecilia avait passé l'âge du collège, il y a trois ans de cela elle avait dix-sept ans...

La jeune fille qu'Antoine aimait... Ma fiancée avec des flocons sur les cils. Douceur des contes, mystère du Nord fragile comme un colchique. Julie se souvenait qu'il lui avait suffi de se répéter cette phrase : « Oh ! ma fiancée à travers les branches en fleurs » pour ressentir toutes les tortures de la jalousie, pas la jalousie d'un être, la jalousie qui vient d'un affreux désir de l'impossible. Elle ne serait jamais, jamais, cela qui ruisselait d'espoir et de grâce, une fiancée à travers les branches en fleurs. Elle ne serait jamais Cecilia...

Et le soir même de la rencontre, le cauchemar était revenu.

La nuit où il apparut pour la première fois, Antoine avait réveillé Julie : « Qu'as-tu ?... mais qu'y a-t-il ?... Tais-toi... Tais-toi donc... » Elle avait fini par dire : « C'est un cauchemar. — Quel cauchemar ? — Un cauchemar... »

Il pouvait rire alors, le fantôme mince. Il pouvait attendre le récit que Julie allait entreprendre de ses sortilèges.

— Je ne peux pas raconter, je t'assure, pas encore.

— Essaie ; sinon ton cauchemar va revenir.

Antoine était intensément curieux, un peu troublé. Il aimait ouvrir toutes les portes secrètes et flairer l'ombre.

— Quand il fera jour, je pourrai t'en parler.

— Mais tu pleures encore... Etais-ce moi le cauchemar ? — Non. — Alors, raconte. — Tout à l'heure. — Tout à l'heure tu l'auras oublié ou bien tu l'auras arrangé... »

Le fantôme aux jeux cruels n'était pas trahi. Il pouvait quitter la chambre avec, tacite, l'autorisation de revenir.

Mais, sa dernière apparition hivernale, le cauchemar l'avait faite dans un hameau français que la neige séparait du monde. Julie et Antoine y habitaient un hôtel-pension où la gaieté, le prime-saut, la cocasserie se saisissaient de tout nouvel arrivant. Le rire y courait si bien qu'Antoine, entraîné et confus, ne savait comment se comporter. Il buvait alors un punch martiniquais et disait, le regard étonné de sa propre joie : « J'ai bu du punch. » Ah ! que tout ce qu'il faisait lui paraissait donc important ! Puis il tâchait de rire ou, s'il ne pouvait y parvenir, il montait se coucher. Tous les feux du hameau éteints, dans

une bonhomie polaire, l'hôtel-pension éclatait de lumière et poursuivait, jusqu'à des minuit, ses diableries de dessin animé.

Ce soir où l'on décida de se déguiser, Antoine, au grand étonnement de Julie, accepta d'enthousiasme, et, refusant toute suggestion, déclara qu'il serait une nourrice suisse. Il bourrait de coton une blouse paysanne et avec de vrais éclats de rire, ajustait une jupe de Julie, pataugeait des doigts dans le fard et colorait ses joues d'une aurore menaçante. « Tu as vu, Julie, tu as vu ? J'ai trouvé des épingles de nourrice... J'en mets ici, là, partout... » Julie Gendre se préparait à figurer cette frondeuse alpiniste qui gravit le Mont Blanc avec la tenue ordinaire des dames, jupe longue et talons hauts : Henriette d'Angeville. C'était facile ; non de gravir le Mont Blanc en talons hauts, même avec accompagnement de guides et renfort d'échelles, mais de retrousser allégrement une jupe longue sur un collant de ski, de chausser de fines chaussures et d'imaginer un chapeau frondeur, moitié Angeville, moitié Longueville, ennobli d'un croupion d'autruche en hydrophile.

« Et comme biberon, disait Antoine, je prendrai une bouteille de champagne. Il faut ce qu'il faut. Nous la boirons... »

Un peu plus tard, Julie qui dansait cherchait

Antoine du regard ; il était assis sur un tabouret, sa coiffe de nurse de travers, les genoux écartés, les pieds en dedans. Il tenait dans ses bras le biberon de champagne vide maintenant. L'ensemble avait quelque chose d'équivoque et de niais qui serrait le cœur parce que le garçon abandonné sur ce tabouret par la joie qu'il convoitait paraissait désespéré. A la fin de la danse il avait disparu ; il s'était sûrement retiré dans sa chambre afin d'y cacher sa maladresse à vivre gaiement et ses sentiments trop houleux pour qu'il pût les supporter : réprobation hautaine, hargne contre ceux qui savent rire et jalousie.

Julie qui était partie à sa recherche, l'avait trouvé dans sa propre chambre, déjà couché, ne dormant pas, ne lisant pas, écoutant l'écho affaibli des rires.

— Je suis venue te voir une minute, Antoine. Cette drôlerie est insupportable quand tu n'es pas là.

Il avait poussé un gémissement et haussé les épaules car il lui fallait ces paroles et il redoutait en même temps qu'elles le tirent de ses réflexions les plus amères.

— Tu m'apprendras à danser, Julie, dis, tu m'apprendras ?...

— Mais tu as horreur de cela...

— Je ne crois pas, Julie, je crois bien que

j'aimerais... Va leur dire bonsoir, et reviens. Reviens vite...

Elle avait obéi avec allégresse.

— Et maintenant, dit-il, nous sommes seuls...

Antoine avouait ce soir sa détresse, son besoin de Julie, elle le sentait faible et dominateur.

— Julie, avant de te coucher, tu regarderas sous le lit.

— Pourquoi cette précaution ? Tout le monde est en bas.

— C'est à cause des grelots.

L'hôtesse l'avait raconté : un soir, l'hiver précédent, les pensionnaires placèrent clandestinement des grelots sous le lit du couple qu'ils estimaient être le plus amoureux ; ils se réjouissaient à l'avance du carillon dont ils allaient guetter la mise en train, plus frénétique que celui des traîneaux qui passaient maintenant sur la neige ; mais leur ruse fut éventée. Ils attendirent en vain.

— Rassure-toi, on ne nous a pas décerné l'ordre du grelot.

— Tu ne crois pas qu'ils se doutent...

Il disait cela avec une sorte de fierté et une sorte d'espoir. Julie ne lui avait jamais vu ce visage de fiancé officiel.

Et cette nuit même, le cauchemar était revenu.

— « Qu'est-ce que tu as, tais-toi. C'est pire que les grelots. Est-ce que je t'ai étranglée ?

— Non, ce n'est rien. C'est le cauchemar.

Antoine avait souvent demandé : « Est-ce que je ne t'ai pas étranglée ? » Il rêvait, disait-il, qu'il luttait avec des bêtes et craignait une réaction de violence dont Julie eût été la victime.

« Toujours ce cauchemar, dit-il. Tu devrais voir un psychanalyste... »

Il neigeait éternellement. Il neigeait depuis quatre jours, quatre nuits. Personne ne fermerait donc la bonde à neige ! Cette neige que l'on avait appelée de ses prières... L'hôtel était cerné ; une pelle, dix pelles de cantonniers grattaient dehors un univers cotonneux. Les corneilles tournoyaient autour du drapeau suisse, et tout ce qu'on demande aux paysages de neige était abondamment distribué.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Elisabeth Soignolles. Je m'ennuie comme un fœtus... J'ai la même irresponsabilité flottante... On sort ?

Sortir, ne pas sortir. La journée était sans heure. Seule, celle des repas lui donnait un équilibre. Dans un moment dont on ne pouvait apprécier la durée, ce serait la nuit, une nuit blanche comme un regard d'aveugle.

Elisabeth Soignolles avait étendu ses jambes robustes et regardait aux vitres, sans pensée, prise par cette hébétude dans laquelle vous plongerait infailliblement le mouvement perpétuel.

Les gens de l'hôtel ne quitteraient pas le salon. C'étaient des gens sans cauchemar, de ceux qui possèdent toutes les sortes d'aspirine qui prémunissent contre l'inhabituel, du rhume au malheur ; de bonnes gens. Ils s'attardaient autour de leur tasse de café, un café modéré qu'ils croyaient modérer encore par une goutte de crème ; et les plantes en pot, le tilleul, l'épicéa, l'hévée, leur composaient avec des œillets monochromes venus de Nice à travers les gelées, comme un décor de photographe provincial.

Quelques messieurs déployaient des journaux suisses qui ont une envergure superbe, les dames sortaient de leurs sacs, comme un pique-niqué, leur tricot infini, les enfants fraternisaient. L'hôtel Grisli, de Laanen, battait pavillon des vertus.

Julie se demandait aujourd'hui comment elle avait pu aimer Antoine et trouvait ceci en réponse : il était encore indispensable à sa vie. Qu'il mourût, et elle n'eût pas jugé qu'il lui fût

nécessaire de continuer à vivre. Pourtant elle avait souhaité sa mort. Elle parcourait ardemment, en ce temps-là, dans son journal, la chronique des accidents d'automobile, tremblant d'une sorte d'espoir quand ils avaient lieu dans le département des Vignobles. Antoine Malivais, Dieu merci, évitait les chausse-trapes du destin. Pendant quelques semaines Julie Gendre avait lu tous les jours le carnet qui annonce les bonheurs. Elle ne trouvait pas ce qu'elle y cherchait passionnément : « Nous apprenons les fiançailles de Miss Cecilia Pryer, fille de Sir Anthony et de Lady Pryer, avec Antoine Malivais, fils de M. Albert Malivais, et de Madame, née Lise Sarsatte de Gorre. Sieste le... » Qu'attendaient-ils donc ? Avait-elle sauté un jour ?

Si Antoine avait épousé Cecilia, le pasteur Gendre et sa famille auraient reçu un faire-part, c'est certain. Antoine marié... Une sorte de rire secouait Julie à cette pensée. « Pauvre petite » et « pauvre Antoine ». Quel gâchis. L'enfant s'enfuirait ou bien mourrait à Sieste si elle aimait. Sans amour elle pourrait s'accommoder d'Antoine et de Sieste. Et Antoine, s'il aimait ?... Non, c'est impossible, mais enfin s'il aimait ce seraient les ténèbres ardentes ; s'il n'aimait pas, l'enfer aussi ; et dans les deux cas : le silence. Sur Sieste le silence régnait, ou plutôt il stagnait, épais, gros



RENÉE MASSIP

LA PETITE ANGLAISE

« Viens. Elles sont là, je veux dire Lady Pryer et sa fille. En les voyant tu perdras tes craintes. »

C'est ainsi qu'Antoine Malivais lance innocemment à Julie Gendre l'invitation au malheur. Car Julie redoutait le jour où apparaîtrait, dans la vie du jeune homme qu'elle aimait, cette petite Anglaise, justement celle-là : Cecilia Pryer. Elle la redoutait à la manière des amoureuses inquiètes qui ont besoin de donner un prénom à leur appétit de jalousie.

La petite Anglaise a tous les charmes, et l'extrême jeunesse. L'habileté d'une mère est à son service. Elle va vivre des semaines d'été dans l'intimité délicieuse du domaine des Malivais.

Et Julie se perd avec une ardeur désespérée. Cette amoureuse prononce alors beaucoup de paroles fâcheuses. Comme dit Dostoïevski, l'auteur préféré d'Antoine Malivais : « Il faut toujours pardonner les paroles fâcheuses, elles consolent l'âme, sans elles la douleur serait insupportable ».

Le roman de Renée Massip est un miroir qui se promène sur la vie protégée d'une bourgeoisie de province. Les gens de ce milieu ont apparemment tous les bonheurs et même le luxe de la discrétion. Rien n'y est dit, tout se devine, les rapports humains y ont la grâce cotonneuse des évolutions de nuages.

Il n'y a aucune intention, ni sociale ni moralisatrice. C'est un roman d'amour que le lecteur, le livre refermé, peut reconstruire à sa guise en lui donnant le dénouement que son tempérament préfère. La petite Anglaise, elle, a reçu le gâteau qu'elle désirait.